

Soir, le vertueux Henri Béraud, en termes indignés, reproche au comité de l'A.E.C. d'avoir prostitué ce livre « impérissable » que constitue l'Anthologie des écrivains morts à la guerre, en imprimant en tête de ce recueil une préface de M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique, embusqué de guerre. Ladite préface était exigée pour obtenir une subvention de 10.000 francs nécessaire à la parution de l'anthologie.

Et M. Henri Béraud se jette le ventre en avant, pour préserver les écrivains morts d'une telle souillure. Il se tord les bras de désespoir, jette l'invective, tonitruue, menace et démissionne, le tout en termes très pathétiques.

Digne M. Béraud ! Voilà, à dire le vrai, une honnêteté qui se manifeste sur le tard et qui sent la commande. Il eût été bien facile à M. Béraud de manifester une indignation aussi véhémente à l'occasion des démissions de Jean Bernier et de Vaillant-Couturier, déterminées par des motifs autrement graves pour un ancien combattant capable de quelque sincérité. Membre du comité de l'A. E. C., M. Béraud avait pu librement faire son choix : Protester en partant, accepter en restant. Il est resté. Il est vrai que cela lui fut, dit-on, de quelque utilité pour devenir l'Obèse qui décrocha la timbale triomphale du prix Goncourt. Mais à cette époque, M. Béraud amorçait seulement au Petit-Parisien une fructueuse et profitable carrière qu'il eût été fâcheux de compromettre par quelque ridicule et intempestive manifestation d'honnêteté.

Mais les temps sont changés. M. Béraud, en littérature, comme M. Painlevé en politique et M. Loucheur dans les affaires, se révèle un homme de gauche. Sa plume est à la disposition du bloc futur. Il sera son porte-parole dans les Académies, dont M. Pierre Rameil, qui aura pris la place de M. Léon Bérard dans le Palais des muses, lui ouvrira les portes. Il chantera dans les colonnes de l'Œuvre, du Quotidien, du Progrès Civique et de l'Ère Nouvelle, en termes littéraires, les bienfaits du Bloc des gauches et qui sait s'il ne sera pas porté sur quelque liste...



Et voilà pourquoi M. Henri Béraud, propagandiste du Bloc des gauches, essaye d'ameuter l'opinion publique autour d'un scandale qu'il feint seulement de découvrir. L'occasion est bonne pour détacher du Bloc national, personnifié dans la personne de l'embusqué Léon Bérard, les anciens combattants qui firent autrefois sa fortune. M. Béraud mène donc un tapage d'enfer, s'arme comme Suignol, son compatriote, d'un baton fendu pour faire sonner plus fort des coups bien inoffensifs. Il lance un pathétique appel à ses amis Dorgelès, Divoire, Descaves et pousse le ridicule jusqu'à parler de « ses » morts, tout comme Poincaré.

En face de lui, le bureau de cette grotesque A.E.C. — José Germain, Valmy Baysse, Thierry Sandre — pleurniche. Il avoue tout : l'argent, le ministre, la propagande... et le reste. Il écrit ces lignes déshonorantes :

« L'Anthologie des Ecrivains morts à la guerre ne pouvait avoir moins de quatre volumes de 800 pages chacun. Il fut décidé que notre président Henry Malherbe écrivait la préface du premier volume ; José Germain et Roland Dorgelès se partagèrent le second et le troisième ; le quatrième fut réservé. Enfin, le tout devait être précédé d'une courte introduction du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Mais un ouvrage de 3.200 pages ne s'achète pas comme Le Martyre de l'Obèse, en passant. Les frais énormes qu'allait occasionner la publication de ces quatre gros volumes nous condamnaient au succès : nous avions le devoir de préparer leur entrée dans les universités et les bibliothèques françaises et étrangères et dans les écoles par des souscriptions demandées aux conseils généraux ou d'arrondissement. »

On ne saurait avouer avec plus de cynisme, la distribution des rôles entre comparses et la répartition des bénéfices !



Malheur ! Nos morts sont bien morts pour rien. Où sont passés les anciens combattants véritables qui ont su conserver en eux, intacte, la vérité de la guerre que nous connûmes ? Et ceux-là même se rendent-ils compte exactement de l'indignité où on les en croit tombés et du mépris qu'on leur porte. Ancien combattant ! Le mot n'éveille même plus d'écho. Les tranchées, les offensives folles, la révolte contre l'arrière absurde, les poings serrés en passant devant le Q. G. où flottait le fanion de la division ou de l'armée, la rage froide à la lecture des communiqués, les soifs immenses de vengeance, lesquels d'entre nous s'en souviennent encore. Les uns ont digéré leurs souffrances, les autres ont monnayé leurs blessures. L'infime minorité conserve intacte la flamme de la révolte.

Cinq ans après la guerre, on se dispute toujours les tués. Autour des monuments aux morts, dans la politique, dans les affaires, au théâtre, au cinéma, en littérature, partout on spéculé toujours sur le meilleur rendement des cadavres de guerre — Binet-Valmer, Charles Bertrand, José Germain, Dorgelès, Henri Béraud et autres détresseurs des champs de batailles, que la plupart d'entre vous ne connurent même pas.

Ecrivains qui pouviez parler, ceux d'entre vous qui ont tenu pendant la guerre un fusil, qui ont su ce qu'était le coup de sifflet de l'assaut, ont trahi, en vendant, à leur retour du front, leur plume aux ennemis des combattants : les chefs civils et militaires responsables, les écrivains officiels de l'arrière, dont le plus haïssable fut Barrès. Par vous, LE SECRET de la guerre est désormais perdu pour les générations qui viennent. Mais, parmi les présents, les anciens combattants révolutionnaires de classe, dont nous sommes, le gardent encore tel qu'il nous a été révélé sous le feu des mitrailleuses.

Soyez tranquilles, nous ne l'oublierons pas, le jour où se réalisera avec notre vengeance légitime, la juste expiation des coupables.

MARCEL FOURRIER.

